

« Rennes j'écoute ! Les voix du service public », le podcast des Archives de Rennes

Épisode 4 – Jean-Paul Cillard, gardien d'un patrimoine vivant

Témoignage collecté par Adrien Leroux en 2022 et podcast réalisé par Arnaud Wassmer en 2023

CONTEXTE

Depuis 2015, les Archives de Rennes mènent un projet de collecte de témoignages d'agents et agentes des collectivités Ville de Rennes et Rennes Métropole, partant à la retraite. Cette série de podcasts, qui sera enrichie régulièrement, a vu le jour pour vous faire entendre les voix de ces acteurs et actrices et pour documenter l'histoire de l'administration.

Leurs parcours professionnels au sein de l'administration et leurs actions au service des politiques publiques en font des témoins privilégiés de l'évolution de la ville et du quotidien des Rennais.

Dans cet épisode, découvrez le parcours de Jean-Paul Cillard, ancien zootechnicien à l'Écomusée de la Bintinais.

Après un parcours professionnel diversifié qui ne l'aura, pour autant, jamais vraiment éloigné de sa passion pour la nature et le petit élevage, Jean-Paul Cillard est recruté par l'Écomusée de la Bintinais en 1994, alors que s'ouvre le parc agro-pastoral de l'équipement.

Il y occupe pendant 27 années le poste atypique de zootechnicien et œuvrera sans relâche à la sauvegarde et à la conservation de races animales locales menacées d'extinction. Gardien d'un patrimoine vivant, Jean-Paul Cillard est aussi un témoin privilégié de la riche histoire de l'Écomusée depuis les années 1990 jusqu'à aujourd'hui.

TRANSCRIPTION

Ce document est la transcription intégrale du podcast réalisé par Arnaud Wassmer.

Arnaud Wassmer (AW) : *"Rennes j'écoute ! Les voix du service public", c'est le podcast des Archives de Rennes dans lequel nous vous proposons de découvrir des témoignages de celles et ceux qui ont fait la ville.*

Jean-Paul Cillard (JPC) : On va chercher les premières vaches. Se pose tout de suite le problème qui n'avait pas été vu au départ. Quand les vaches sont disponibles, elles sont en lait, c'est-à-dire qu'il faut les traire. On installe vite fait une petite machine à traire...

AW : *Dans cet épisode, nous vous proposons d'écouter Jean-Paul Cillard. Arrivé en 1994 à l'Écomusée du Pays de Rennes, l'Écomusée de la Bintinais. Il y est resté jusqu'à son départ en retraite, 27 ans plus tard, en s'occupant des animaux en tant que zootechnicien, l'étude de l'élevage. D'un père chasseur, il a hérité du goût pour la nature et a été passionné par les animaux du cabinet de curiosités de son professeur de biologie au collège. Au milieu des années 1970, Jean-Paul Cillard est entré au lycée agricole de Kernilien dans les Côtes d'Armor, faute de pouvoir intégrer l'École des eaux et forêts, un lycée dont l'enseignement reflétait les nouvelles pratiques agricoles...*

JPC : Quand j'ai débarqué dans ce lycée agricole, je crois qu'on n'était dans ma classe que 3 élèves non issus du milieu agricole. Et donc on a tout de suite sympathisé bien sûr, parce que les autres, ils parlaient de tracteurs de 80 chevaux, de 4 roues motrices, d'ensilages etc... On est en plein dans la culture du maïs qui commence, on est dans les tracteurs 4 roues motrices, on est dans l'intensification de l'agriculture. À l'époque, c'est vrai que je découvre effectivement ce milieu agricole intensif parce qu'à côté de chez moi, il y a eu une petite ferme où on allait chercher le lait, où il y avait 4 ou 5 vaches, chez Francine. Voilà, c'est un peu la seule exploitation que je connaissais. Je m'intéressais effectivement au petit élevage, des sujets qu'on n'abordait pas d'ailleurs en lycée agricole. On aborde surtout la production bovine, lait ou viande, la production porcine, un peu la production agricole mais tout ce qui est la diversification agricole, qu'on a appelé après, on n'avait pas accès. Et pareil, moi j'avais demandé aussi... On commençait à parler d'agriculture biologique et j'avais demandé à mon professeur de phytotechnie, l'étude des plantes, si on pouvait avoir des notions d'agriculture biologique. Et du coup, il m'avait dit : *"écoutez monsieur Cillard, vous vous êtes trompé de lycée, ici ce n'est pas ça du tout. Si vous voulez parler d'agriculture biologique, il faut aller s'inscrire dans un lycée agricole en Suisse"* qui avait sûrement une avance sur les Français. Donc voilà, ça a coupé court à mon aventure en agriculture biologique.

AW : *Après un bac obtenu en 1979, Jean-Paul Cillard a travaillé dans la restauration avec un ami d'abord, puis en gérant un bar-crêperie La Cave, à Plestin-les-Grèves, avec son frère durant 2 années. C'est alors que Jean-Paul Cillard a suivi une formation de petit élevage...*

JPC : Je me suis inscrit sur une formation sur l'élevage de lapins. Donc c'était au lycée agricole du Gros-Chêne et donc j'ai dû faire une formation de 6 mois sur la cuniculture, parce l'élevage de lapins on appelle ça la cuniculture. J'ai fait donc ces 6 mois et au cours de ces 6 mois, j'ai rencontré un monsieur qui voulait également trouver une diversification. Il tenait une brasserie à Paris, il avait vendu sa brasserie, il avait racheté un magasin de vêtements pour bébé à Lannion pour sa femme et lui, il voulait trouver une occupation. Alors je ne sais pas pourquoi il a eu cette idée d'élevage de lapins. Parce que je crois que chez sa belle-mère qui habitait à côté, il y avait un grand bâtiment et qui aurait pu, comment dire, abriter un élevage de lapins. Et à la sortie de cette formation, ni lui, ni moi, on n'accroche pour monter un élevage et par la suite il y a une, comment dire, une mode qui arrive dans l'élevage, c'est le fameux lapin angora. Ce phénomène de lapin angora... Il n'y a pas beaucoup d'élevages et il y a une demande et, effectivement, les cours des poils du lapin angora à l'époque sont... continuent à grimper. Donc là, je vois une opportunité, un peu, de monter un élevage qui correspondrait plus à ma démarche (5:00). Donc je refais une formation, de nouveau au lycée agricole du Gros-Chêne à Pontivy, et cette fois-ci, je me lance dans un élevage de lapins angora. Je suis installé en tant qu'agriculteur en élevage de lapins angora. Alors seulement, cette activité, autant elle était lucrative au départ, autant les cours qui sont basés sur des cours mondiaux, n'ont pas résisté longtemps à la demande parce que les Chinois se sont mis à faire du lapin angora également. Mais nous, en France, on avait une technique qui consistait à épiler le lapin, les Chinois eux, ils avaient une autre méthode. C'est-à-dire qu'ils tuaient carrément les lapins pour récolter le poil et du coup, ils valorisaient la viande de lapins et ils valorisaient le poil également et, à des échelles de... des élevages de 20 000-30 000 lapins ! Du coup le poil de lapin au marché mondial s'est complètement cassé la gueule et du coup moi, j'ai décidé de remplacer ces lapins angoras au fur et à mesure par des lapins de race que je vendais en reproducteurs. J'ai commencé à faire des expositions et vendre du lapin de race par mon activité. Donc c'est là que je suis rentré un peu dans ce milieu de la conservation. Ça c'était mon premier grand prix. J'avais exposé un lapin angora au Salon de l'agriculture en 1988 et j'avais remporté le prix du Président de la République, qui est la plus grande distinction de l'agriculture parce que c'est le fameux vase de Sèvres. J'ai pris un peu de goût à ces fameuses expositions, ces fameux concours. Et donc, j'ai commencé à diversifier mon activité avec des volailles, donc j'avais de la Bresse noire parce qu'il y avait un éleveur dans mon secteur qui élevait de la Bresse noire. Plus tard, j'ai eu la Coucou de Rennes. Et donc, c'est comme ça effectivement que, de fil en aiguille, est venu un projet avec mon beau-frère qui tenait cette ferme et qui lui s'intéressait également à l'élevage de canaris. Et on s'est dit : pourquoi pas transformer cette petite ferme en ferme pédagogique ? On a contacté les banques pour financer le projet et les banques, à l'époque, étaient très, très frileuses. C'est-à-dire qu'on ne parlait pas beaucoup de diversification agricole, on ne parlait pas beaucoup d'agrotourisme... La banque ne nous a pas suivie. Et donc, à l'époque, j'avais de la Coucou de Rennes, j'avais commencé à élever de la Coucou de Rennes et c'est là que s'est présenté ce fameux article de *Ouest-France* en disant que l'Écomusée de la Bintinais à Rennes recherchait des éleveurs de Coucou de Rennes pour fonder un club...

AW : *Voici une archive, un extrait du compte rendu du conseil d'administration du 24 mars 1998 de l'association des producteurs de Coucou de Rennes, hébergée à l'Écomusée de Rennes. Jean-Paul Cillard était l'un des membres présents à cette réunion*

Il y est question de la protection de la poule Coucou de Rennes par la signature d'une convention entre des éleveurs et l'association puis il est précisé que :

"L'Écomusée étant la vitrine publique de la Coucou de Rennes, il est déjà et sera encore plus, dans l'avenir, sollicité pour transmettre la souche. Il importe donc de protéger celle-ci. Cependant le nom de la race étant dans le domaine public, l'association ne peut pas se l'approprier. Elle peut uniquement protéger l'étiquette semi-figurative qui sera apposée sur les carcasses de poulet. Le baguage est aussi un autre bon moyen de protection. Les bagues vont donc être commandées. On apposera, comme prévu, l'inscription "la Coucou de Rennes" et le numéro de l'éleveur."

"Rennes j'écoute, les voix du service public". Après ces différentes activités dans la restauration et dans l'élevage, Jean-Paul Cillard a donc répondu à l'appel de l'Écomusée de la Bintinais, qui venait d'ouvrir deux années plus tôt en 1987, pour lancer un club de sauvegarde de la poule Coucou de Rennes qui était en voie d'extinction. Son directeur, qui a joué un rôle essentiel dans la création de l'Écomusée, Jean-Luc Maillard ayant constaté que le poulailler n'était pas occupé et avait eu connaissance de cette race locale dans un parc animalier de Nancy. Les deux hommes se sont retrouvés en 1994 au Salon de l'agriculture à Paris : Jean-Paul Cillard, qui entre temps avait commencé à travailler pour le Conservatoire du littoral (10:00) tout en conservant son activité d'éleveur en amateur et Jean-Luc Maillard, avec son projet de monter un conservatoire de races à l'Écomusée.

JPC : Je dis : *"moi aussi, j'ai un projet"*. J'avais un projet de ferme conservatoire donc je lui explique un peu notre démarche. Je lui dis que pour l'instant, les banques ne suivent pas donc... Et il me dit : *"Écoute on sera, nous, amener à recruter un zootechnicien pour mener à bien notre projet"* et il me dit : *"si jamais ton projet n'aboutit pas, faudra postuler chez nous"*. Et du coup, effectivement, quand je suis rentré de Paris, j'en ai parlé à mon beau-frère. Je lui ai dit, écoute, notre projet il n'avance pas... il y a l'Écomusée qui voudrait un projet similaire, ils vont recruter quelqu'un... J'en parle à ma femme, elle me dit si jamais... Tu vois, tu postules. Les offres d'emploi ont dû tomber au mois de juillet ou août, je ne sais plus. Et donc j'ai postulé à ce poste de zootechnicien, 80 candidats....

AW : *Voici comment l'Écomusée de la Bintinais était présenté dans un document rédigé au début des années 1990, sous le titre : "Le projet : une ferme vivante, un parc agro-pastoral"*.

"Le projet : une ferme vivante, un parc agro-pastoral"

Au-delà de la simple introduction d'animaux, notre projet vise à développer l'Écomusée en valorisant globalement son espace agricole. Ni ferme pédagogique ni musée zoo, le projet d'installation de races domestiques s'inscrit dans la logique thématique de l'équipement : montrer l'évolution des rapports entre l'homme et la terre, entre le monde végétal cultivé et le monde animal domestiqué. Le caractère novateur du projet repose sur deux orientations complémentaires : conserver à la Bintinais les anciennes races domestiques de

l'ouest, montrer au public ces animaux au sein d'un parcours chronologique retraçant l'évolution des modes de gestion de l'espace rural en Bretagne et dans l'ouest. La plupart des anciennes races domestiques françaises se trouvent aujourd'hui dans une situation dramatique. Détrônées au profit des races actuelles, beaucoup sont au bord de l'extinction et ne doivent leur salut qu'à l'obstination d'éleveurs passionnés. En assurant la sauvegarde des différentes races menacées dans l'ouest, l'Écomusée joindra donc l'utile à l'agréable : conserver et montrer au public."

Jean-Paul Cillard a commencé à travailler à l'Écomusée le 1^{er} septembre 1994 en tant que technicien contractuel. Il est resté contractuel jusqu'à sa retraite en exerçant un métier atypique dans une collectivité publique, celui de zootechnicien, métier pour lequel il n'existait pas de concours dans la fonction publique. Il nous raconte à quoi ressemblait le parc agro-pastoral de l'Écomusée à son arrivée.

JPC : Alors en 1994, il n'y a... À part les poules, il n'y a rien. Il y a déjà eu une réflexion sur l'aménagement des bâtiments de l'Écomusée, donc il y a eu des travaux de fait. Il y a eu une étable, il y a eu l'aménagement de, comment dire, de box pour les chevaux, il y a eu l'aménagement de poulaillers, mais tout ça, c'est vide. Jean-Luc Maillard, également, a déjà fait ses courses entre parenthèses, a déjà réservé des animaux à droite, à gauche. Et donc, à partir du 1^{er} septembre 1994, il y a le projet de tout mettre ça en place, donc de réceptionner les animaux. Il y a, effectivement... C'est ma partie, qui me revient. L'inauguration du parc agro-pastoral est prévue au mois de novembre et donc il faut effectivement que les animaux arrivent. En même temps que moi, est recruté un soigneur, un soigneur-gardien. Donc on commence comme ça, une équipe de deux personnes. Donc à l'époque, effectivement, je fais également... Je suis zootechnicien mais je fais le soigneur également. On se répartit les tâches. C'était très dur à l'époque parce que lui faisait 3 week-end de garde, moi j'en faisais un. Donc on va chercher les premiers, les premières vaches. Alors se pose tout de suite le problème qui n'avait pas été vu au départ. C'est que Jean-Luc avait acheté des vaches mais quand les vaches sont disponibles, elles sont en lait. C'est-à-dire qu'il faut les traire et donc ça, ce n'était pas prévu au départ. Donc on installe vite fait (15:00) une petite machine à traire. On va chercher les chevaux. On prend contact avec des éleveurs qui nous trouvent deux juments, Comtesse et Créole. On veut une Nantaise, c'est une race de vache une Nantaise, et donc à l'époque on n'en trouvait pas beaucoup. On en trouve une dans le Finistère donc on achète sur photo et on se la fait livrer à l'Écomusée, et là on voit, un jour, le camion qui arrive avec un van derrière et puis le conducteur qui sort un peu énervé, parce que il avait eu du mal à charger la Nantaise qui était un peu sauvage. Elle avait abîmé son van. Il y avait des traces de cornes. Par précaution, on ne la met pas à l'attache chez nous. Alors l'inconvénient, c'était une vache Nantaise... C'était une génisse qui s'appelait Gazelle. Donc Gazelle elle portait bien son nom parce qu'elle était assez vive, et on ne la met pas à l'attache parce qu'on s'est dit : elle va tout casser. Donc on la met dans un des box où on aurait dû mettre les chevaux. Alors voilà que notre Gazelle, le lendemain, s'échappe. Je crois, elle est sortie du box, mais le soigneur avait essayé de la rattraper et voilà que le soigneur a une clavicule cassée ! Coup de corne, clavicule cassée... Ça commence bien, bonjour les contacts ! Et voilà, notre Gazelle partie à travers champs. Donc là, ça a été un peu au départ le baptême du feu. Donc la

fameuse Gazelle a été récupérée quand même chez un éleveur à côté. Elle était partie parmi d'autres animaux, donc on l'a récupérée. Après, elle s'est calmée par la suite un peu mais du coup, plus de soigneur, clavicule cassée... On a pris un vacataire en attendant que notre soigneur revienne et d'ailleurs notre soigneur n'est pas revenu. Je crois qu'il a eu son baptême de feu et il a décidé de ne pas revenir. On a travaillé pendant 1 an, 1 an et demi avec le vacataire avant de recréer un nouveau poste et de trouver un autre soigneur.

AW : Avoir des animaux pour les conserver n'est qu'une première étape. Jean-Paul Cillard à l'Écomusée de la Bintinais, a aussi contribué à la sauvegarde de ce patrimoine vivant grâce à la reproduction des espèces.

JPC : Faire de la reproduction, ça avait double avantage. C'est qu'on faisait augmenter les effectifs mais du coup on donnait une valeur aussi à notre élevage. Au niveau pédagogique avec des naissances, on avait le cycle de l'animal. On avait le veau, on avait la génisse, on avait l'agneau voilà... Cette vocation là également, pédagogique et conservatoire, même si on n'aimait pas trop le mot pédagogique. On se revendiquait plutôt de l'aspect scientifique conservatoire. Quand on travaille sur la conservation des animaux, il nous faut des reproducteurs. Il nous faut un carnet d'adresses pour acheter des béliers. Alors, certaines reproductions se font par insémination artificielle. Tout ce qui est bovin en particulier, il y a des stocks de semences dans les centres d'insémination, par contre tout ce qui est mouton, c'est la reproduction naturelle, la saillie naturelle. Donc là, il nous fallait des béliers donc il nous fallait un réseau d'éleveurs donc, petit à petit, par la force des choses, on se rapproche des associations, des associations de races... On en fait même partie entre parenthèse pour dynamiser ces associations de races.

AW : En 2001, l'Écomusée passe sous le giron de Rennes Métropole avant de prendre, quelques années plus tard, son autonomie par rapport au Musée de Bretagne. Dans ces années, le cheptel s'agrandit, les équipes s'élargissent tout comme les missions de Jean-Paul Cillard puisqu'il prend en charge toute la partie végétale du site. Les équipes de l'Écomusée se structurent et l'activité se stabilise.

JPC : C'est vrai que, une fois qu'on est monté en puissance, qu'on a trouvé notre équilibre, on est dans la continuité. Il n'y a qu'effectivement... Je ne veux pas dire qu'on est dans la routine mais on est sur notre plateau-là. Il n'y a que les expositions temporaires qui redonnent un peu de la dynamique à l'Écomusée. Voilà, il faut peut-être effectivement... D'où l'intérêt maintenant (20:00) de refaire un nouveau plan scientifique et culturel. Là, il y a un projet d'évoluer sur des parties environnementales. On essaie toujours de greffer quelque chose de nouveau. C'est devenu un site L.P.O. de la Ligue de protection des oiseaux. On a mis des nichoirs, on a mis 150 nichoirs etc... On donne une petite dynamique autour de l'environnement, donc là ça devrait continuer autour de l'environnement sur la notion des paysages. C'est vrai qu'autour de l'animal... Comme on a fait le tour, il n'y a plus rien. Il n'y a rien de nouveau entre parenthèse. Donc, c'est pour ça d'ailleurs que mon remplaçant, il a plus un poste autour de l'espace vert, de l'environnement et puis la moitié sur l'animal. Donc, faut continuer parce que la notion de conservation est assez importante. On s'aperçoit quand même que, au niveau de la production, ça reste fragile quand même. Faut passer le

relais, on n'est pas irremplaçable. Il y a d'autres projets sûrement autour de l'Écomusée. Il y a peut-être d'autres thématiques qui vont venir prochainement. C'est l'évolution de la vie.

AW : L'Écomusée par ses expositions comme par son parc agro-pastoral, est un lieu que vient visiter le public, public qui vient voir des animaux et qui passe devant le mur des plaques, récompense des concours, l'une des fiertés de Jean-Paul Cillard...

JPC : C'est de tradition dans les élevages d'animaux de race et de concours, d'apposer les récompenses des concours sur l'étable, sur la porcherie, sur le poulailler... Et donc nous, à l'Écomusée... Quand moi j'ai toujours... Avant d'arriver à l'Écomusée, j'avais cette notion de présentation des races et des concours. Les fameux deux vases de Sèvres que j'ai remportés là. Et donc, j'ai voulu continuer dans cette dynamique-là. C'est à dire que, moi, présenter les animaux aux différents concours, ça me parlait parce que c'est valoriser le travail qu'on fait, que j'ai fait, que mes soigneurs ont fait. Et c'est valoriser l'Écomusée aussi en disant voilà, on n'est pas qu'un musée, on est aussi des éleveurs et on est capable d'élever de beaux animaux. La preuve en est... Regardez si on gagne un premier prix. Donc il fallait valoriser ça, et donc naturellement, avec Jean-Luc, on a participé. Quand il y avait un concours dans la race, ça faisait connaître l'Écomusée. Pour nous, c'était de la communication. Il y avait le retour également quand on faisait un grand prix à Paris, qu'on avait un article dans le journal... C'était de la communication. D'ailleurs, les politiques ont bien vu. De temps en temps, ils nous envoyaient un petit mot en nous disant : "*Félicitations pour votre prix à Paris au Salon de l'agriculture*". Et voilà, naturellement, faut communier avec le public aussi. Plutôt qu'elles soient dans le fond d'un tiroir, qu'elles soient exposées sur la bergerie, sur le poulailler, sur la porcherie... Pour montrer aussi l'histoire de l'Écomusée. On n'est pas tout neuf. On a commencé en 1994. On était à Paris en 1994, on était à Avranches, on était au Mans, on était... Voilà et donc ce mur de plaques, c'est un peu ma fierté et d'ailleurs, avant de partir, j'ai tout démonté, j'ai tout nettoyé les plaques et je les ai toutes remises et j'ai dit à mon collègue de continuer dans cette dynamique-là !

AW : Durant 27 années, Jean-Paul Cillard a été zootechnicien à l'Écomusée de la Bintinais, 27 années de service public en tant que contractuel jusqu'à sa retraite en février 2021.

JPC : J'ai tout de suite adhéré à la CFDT. J'ai été soutenu, beaucoup, par la CFDT parce que effectivement c'était leur cheval de bataille, si on peut parler de cheval, de chevaux, les contractuels. C'était effectivement très important parce qu'on était effectivement des emplois précaires, entre parenthèse. Bon moi j'avais la chance quand même d'être sur un emploi atypique mais il y avait d'autres contractuels qui faisaient le boulot d'un titulaire et sous le prétexte qu'ils n'avaient pas le concours, comment dire, ne pouvaient pas être titularisés.

J'aurais travaillé dans une ferme pédagogique, je n'aurais pas eu l'impression de faire la même chose. Là on était rattaché quand même à cette notion de culture, de patrimoine, de service culturel...

(25:00) J'ai plus cette notion de service de la Culture que je ne l'aurais eue au service des Jardins par exemple. Ça laisse plus de trace au niveau de la Culture. D'ailleurs, on a écrit des bouquins sur la chèvre des fossés, on a écrit des bouquins sur la Coucou de Rennes... Le fait que ce soit au service de la Culture, je pense qu'il y a une notion de laisser quelque chose.

AW : Le témoignage de Jean-Paul Cillard a été recueilli par Adrien Leroux, la musique est de Robert Meunier, c'était "Rennes j'écoute, les voix du service public", un podcast réalisé par Arnaud Wassmer pour les Archives de Rennes.

FIN (25:57)